

Zeitschrift: Der Kreis : eine Monatsschrift = Le Cercle : revue mensuelle
Band: 24 (1956)
Heft: 10

Artikel: Pages de journal
Autor: Coret, Pierre
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-570621>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 30.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Pages de Journal

par Pierre Coret

Propos de lectures

C'est dans le meilleur sens du mot que je pourrais qualifier Eric JOURDAN d'auteur complaisant. Rares sont les compte-rendus qui ont signalé au public son premier ouvrage «Les mauvais Anges» ¹⁾. Rares aussi sont ceux qui saluent jusqu'à présent le second: «La Détresse et la Violence» ²⁾ qui vient de voir le jour. Si le thème du premier, l'amour de deux adolescents était sincère jusqu'à l'imprudence, il semble que l'écrivain, dans son second roman ait voulu cacher son étiquette, son héros se trouvant face à face avec une dame mûrissante et sa jeune bonne. Le fard ne fait cependant guère illusion, et il serait facile à un psychologue d'établir un diagnostic après lecture de ces deux livres. Je ne songe pas un instant à condamner Eric JOURDAN sur cette idée. Je reste d'ailleurs persuadé qu'il n'est pas possible d'aborder certains sujets sans se faire classer, et qu'il n'est pas non plus possible de les traiter en romancier quand une inclination trop évidente ne permet plus de les dominer. Cette infirmité de base mise de côté, on lit ces deux «romans» avec plaisir. Avec un coupable plaisir. Qu'a voulu leur auteur? Nous emmener avec lui dans son rêve. Ses talentueuses et réalistes descriptions cherchent la réaction immédiate du public, (je laisse mon propos volontairement pudique) et l'appellent du pied. Encore une fois, ceci n'est pas non plus une condamnation. Le fait d'avoir lu — et relu — ces deux livres m'a intéressé tout d'abord aux héros, et à l'intrigue. Il m'a ensuite conduit vers l'auteur, tant l'appât que son lyrisme dispose autour de ces sur-enfants, de ce sur-mâle n'est que trop clair. Comment pourrais-je d'ailleurs lui en faire grief? Certaines fibres sont trop sensibles aux évocations qu'il prodigue. La gourmandise du lecteur est à ce moment-là aussi vaine que l'appât lui-même. Pour moi, qui ne crois au romancier que lorsqu'il me propose des personnages vivant réellement une vie propre, et lorsqu'il n'en est que le pertinent observateur, je serais tenté en général de faire le procès d'une certaine littérature homosexuelle ou, plus exactement, de cette littérature traitée par des homosexuels. Pour être sincère, je ne vois pas très bien comment éviter l'écueil: les dernières années se soldent par de multiples tentatives. Rarissime est le succès lorsque le sujet est explicité. Je ne pourrais citer en exemple que les «Amitiés Particulières» en isolant cet ouvrage des désillusions que leur auteur a suscitées.

L'écrivain homosexuel qui traite «son sujet» est par avance suspect. Sa passion le fait naïvement exposer des ou un héros, son visible idéal, ou, pis encore, un prétexte en quoi inconsciemment il se justifie. Pour en revenir à l'auteur des «Mauvais Anges» j'avais noté avec intérêt la technique même de sa tentative. Faire parler l'un, puis l'autre des deux amis sur les mêmes événements était louable. C'était chercher la difficulté. Malheureusement, les deux personnages sont trop peu différenciés. L'un reste le miroir de l'autre, on ne sait plus très bien si l'écrivain n'a pas laissé là une trace de narcissisme, où son propre visage

apparaîtrait come trait d'union. De plus, il est tombé — royalement — dans le piège de l'érotisme. Un érotisme exigeant, tumultueux, presque à chaque page, qui enferme les héros dans une ambiance de mort. C'est effectivement la mort qui prendra l'un d'eux. Mais j'y reviendrai.

Cette naïveté de débutant, prodigue de dons réels, apparaît dans la démesure même de ses descriptions érotiques. Les plus grands romanciers reculent devant le détail trop cru, qui n'est au fond qu'une complaisance élémentaire. On laisse au lecteur à terminer ce qui n'est que suggéré avec science. Dans les cas les plus heureux, tout un roman baigne ainsi dans l'érotisme, alors qu'aucune description de ce genre n'y figure. ERIC JOURDAN ne s'est pas garé de ce péril. Avec une fougue où lui-même ne se retrouve plus bien souvent tant elle l'emporte, il tourne le dos à cette maîtrise lucide. Certaines de ses pages envoûtent. J'ai pensé à Jean GENET disant: «Je ne connais pas d'autre critère de la beauté d'un acte, d'un objet, ou d'un être que le chant qu'il suscite en moi, et que je traduis par des mots afin de vous le communiquer: c'est le lyrisme.» S'éloignant ainsi de cette maîtrise, ERIC JOURDAN, dans sa candeur même rend un son neuf, et retient l'attention. Il me semble avoir pris un mauvais départ, pour n'avoir su canaliser ses richesses. Elles éblouissent d'ailleurs d'un feu si clair, pour pour évoquer parfois tant de morbidesse, que j'avoue bien volontiers avoir été souvent séduit.

L'écrivain, à son second livre, a voulu visiblement prendre un virage. Il a voulu se restreindre. Outre son style, devenu meilleur, son dessin, inchangé, est plus affirmé. «Fraîcheur» puisque tel est le nom de son héros, est en face de deux femmes. Qui sont elles? Rien, dans le développement, en comparaison du héros. Elles n'existent pas. Lui, au contraire, décrit au centimètre carré près, les attire invinciblement, sans rien faire. Le livre est dédié à «l'Ange gardien de Fraîcheur». Il doit en effet avoir fort à faire. Dépouillé de son physique. Fraîcheur n'est plus rien. Il n'existe qu'en fonction de possibilités précises, et l'auteur lui en prête généreusement. Héros encore statique, héros de poète. Et quand le vase déborde, il n'a pas d'autre ressource que de le faire également mourir, suivi de près par ses deux soupirantes.

Est-ce au troisième livre que cet imbroglio somptueux va enfin trouver sa place? Il devrait être logiquement dédié à l'Ange Gardien d'ERIC JOURDAN. Tout ce généreux gaspillage a besoin d'ordre. La mort de ses héros c'est je le lui dis, l'aveu de son impuissance à être un romancier vrai. —

L'impuissance générale des romanciers homosexuels a le même caractère. Dans les «Amitiés Particulières» Alexandre Motier meurt. Le plus clair des héros de «l'Age d'Or» Pierre HERBART le fait mourir aussi. COCCIOLI fait mourir le Laurent de «Fabrizio Lupo», et nul ne sait si son «Manuel le Mexicain» est mort ou vivant. Les héros de GENET à peine exaltés, sont condamnés à une mort plus ou moins infamante, qui les auréole. Le mort des «Mauvais Anges» marque la fin du livre. Il ne nous reste des héros d'Eric Jourdan que de trop belles images, mais sans aucune densité. Décrits avec trop d'amour, ils sont tellement peu de ce monde, qu'ils n'ont pas d'autre ressource que d'être détruits. Néron a incendié Rome en goûtant les délices de ce sinistre. Nos auteurs

en sont au même point. S'ils pouvaient être surpris à leur dernière page, c'est un «Ouf, je suis débarrassé» qui sortirait de leur bouche. L'échafaudage de ces corps jeunes et beaux, dont le plaisir est la seule raison d'être, ne se conçoit que jeté à bas.

Reste le fard. Et si le sujet des amitiés homosexuelles perd fondamentalement à être abordé de front, d'autres auteurs et non des moindres l'ont abordé par la bande, que la rumeur les désigne comme homosexuels, à tort ou à raison. Julien GREEN est de ceux-là. «Le Malfaiteur»³⁾ qui vient également de paraître n'est pas exempt de métier. Il en est même rempli, et à tel point que l'esprit une fois régalié de tant d'épisodes, on se demande, le livre fermé, ce qu'il en subsiste qui ne soit pas une ambiance caractéristique. Cette coquetterie d'hommes de lettres, qui a fait surseoir GREEN à cette publication pendant tant d'années, lui inspire ici, comme pour apaiser sa conscience, des subterfuges de grand art. Il n'y a guère de comparses, tant les personnages, sont tous bien mis en relief. La vieille couturière apparaît comme une «utilité» pour parler la langue du théâtre. «Utilité» qui nous vaut, d'ailleurs, de belles pages. Que choisir? Des femmes qui tiennent dans ce livre une place prépondérante, et dont les types composent une espèce de catalogue, ou de ce Jean, dont le drame monte à chaque ligne? Le jeune écrivain a, en surabondance, ce dont le chevronné manque quelque peu. Quelque négatif qu'il soit aussi, le «Malfaiteur» représente assez bien pour moi le heurt de l'homosexuel, inévitable, essentiel, vis à vis de son entourage. MAURIAC ne désavouerait pas le milieu que GREEN a peint avec tant de soin. La proximité entre ces écrivains ne m'a jamais paru aussi proche qu'à l'occasion de ce livre. Néanmoins, cette pudeur intelligente au plus haut degré, je l'avais plus appréciée chez GREEN à propos de «l'Autre Sommeil» qui me semble son chef d'oeuvre, avec le Journal et «Epaves». Lui aussi a reculé devant certaines choses à dire. Ce qu'Eric JOURDAN étale complaisamment, GREEN le retient avec tout autant de complaisance. «Le Malfaiteur» est un livre de réflexion, beaucoup plus que d'impression immédiate. C'est en cela qu'il me paraît profitable, encore que l'accent devait être mis, selon moi, plus encore sur ce heurt de Jean avec son entourage, qui n'est analysé que trop succinctement.

En résumé, l'excès de l'un, la mesure de l'autre, laissent deux déceptions de nature différente. Ni l'arrivant, ni l'arrivé de ces deux écrivains n'en sont responsables. C'est «au sujet» qu'on doit les imputer. Insatisfaction par trop de détails, mais aussi par leur manque, dans l'autre cas.

C'est bien là, devant le même problème, le résultat de tempéraments opposés. Et pour qui les examine, on ne retire de ces livres, comme des autres, que l'impression bien connue du vide, de l'errance sensuelle ou intellectuelle, voire métaphysique.

Pierre CORET.

1) Editions de la Pensée Moderne.

2) Plon edit.

3) Plon edit.

Pour illustrer l'excellente étude que Monsieur Pierre Coret a brossée de l'oeuvre d'Eric Jourdan, nous faisons suivre ci-après un extrait de «La Détresse et la Violence» qui vient de paraître chez PLON, Paris.

C. W.

«J'ai vingt-deux ans», se disait-il, j'ai besoin de tendresse». Et des pleurs de rage lui montaient aux yeux. C'était l'aveu de sa détresse, ce qu'il cachait sous des dehors indifférents, plus que la nuit et l'amour, la tendresse le fascinait, mais il ne savait pas encore que ce n'était pas une vertu féminine, et comme on va de pays en pays, il allait de visage en visage, chaque femme essayant en vain de le retenir.

Fraîcheur déjeuna d'un sandwich, lut les journaux, et se rendit le plus tard possible au «Continental». A la porte de la chambre qu'on lui avait indiquée, il fut pris de panique.

«Que fais-tu là», lui criait le Fraîcheur de jadis.

«Nicolas, Robert, Pipo sont effacés, que veux-tu à Christian?»

Alors il frappa résolument et on vint lui ouvrir. C'était une femme brune, avec des nattes de chaque côté du visage, les paupières tirées vers les tempes, l'oeil bleu. Elle prévint Christian et ne reparut pas. Fraîcheur, assis au salon, tournait le dos à la chambre de sorte que Christian fut devant lui, avant qu'il eût bougé.

Ils se dévisagèrent et Christian dit: «Je t'attendais» pour aussitôt lui sourire. Ce fut comme le soleil traversant les nuages, Christian devint plus grand que lui, et l'éclat de sa figure insoutenable. Pour Fraîcheur le passé renaissait et il se souvint de ce temps merveilleux où il n'était qu'un adolescent comme les autres. La honte d'avoir vieilli le fit se détourner, la honte aussi de comprendre maintenant ce qui le liait à Christian plus qu'à leurs autres camarades. Un monde nouveau se découvrait; Fraîcheur se rappela les instants de trouble quand ils avaient vingt ans tous deux et qu'ils se trouvaient seuls. Jamais rien ne s'était passé, mais le danger avait été là et Fraîcheur le savait depuis une seconde.

«Quelle faiblesse de ne pas voir les choses en face!» se dit-il. «Il va falloir être plus fort, Christian ne se doute pas que nous étions amoureux l'un de l'autre, jadis.»

Mais ce jadis était un bouclier fragile, Fraîcheur le sentait bien et il pensa tout à coup à Clémence, comme s'il était transporté dans un pays lointain.

— Où veux-tu déjeuner? demanda Christian, il est près d'une heure. Fraîcheur revint au présent.

— Je suis fauché, répliqua-t-il. Je ne . . .

Christian le coupa:

— Je te garde. Presque un an dans la nature, ça suffit. Je sais que tu aimes le Café de la Paix, alors il nous attend.

Et Fraîcheur eut beau protester qu'il n'avait pas de cravate, que la poussière ternissait ses chaussures, il se retrouva sous les ciels bleus et dorés du Café de la Paix, avec une cravate et des chaussures de son ami. Ils n'échangèrent pas la moindre phrase sur ce qui les intéressait, et l'après-midi se passa de même, bien qu'ils mourussent d'envie, l'un de questionner, l'autre de raconter.

Chez des amis où il emmena Fraîcheur, Christian le présenta comme son cousin. En groupe ils allèrent voir un film puis dîner. Du film — c'était une de ces histoires banales où la France, pays tempéré, reconnaît ses chefs-d'oeuvre — Fraîcheur ne garda qu'une impression d'ennui, du dîner que le sentiment d'avoir bu trop d'alcool. Il était dix heures; un soir blanc enveloppait Paris de son suaire, l'ombre des passants avait disparu et les paroles de Christian résonnaient dans la tête de Fraîcheur, avec la puissance charmeresse d'un écho. «Tu vas coucher chez moi,» entendit-il.

Plus tard, beaucoup plus tard, dans l'ombre presque absolue, car ils n'allumèrent pas, ils se couchèrent; les clartés du dehors se posaient en bouquet sur le plafond et sur le mur, à travers les rideaux de mousseline, et tout à coup ce fut comme si la journée entière n'avait eu lieu que pour cet instant-là. Il y eut un long moment de silence.

— Tu dors? demanda Christian d'une voix étouffée à demi. Dis-moi, tu dors?

— Non, répondit Fraîcheur et en bougeant il toucha de sa jambe nue, parce que le pyjama s'était retroussé, la jambe nue de Christian. De nouveau ils se turent.

— Pourquoi es-tu parti? implora Christian.

Dans l'ombre, Fraîcheur ne reconnut pas sa propre voix tellement celle-ci était devenue caressante.

— Nous étions des enfants, disait-elle.

C'est là le malheur. J'ai lutté jusqu'au bout, je te le jure, et puis je ne pouvais plus rester parmi vous, je devenais autre. Notre royaume à mes yeux s'éloignait. C'est à sa recherche que je suis parti. Tous les sentiments sont les mêmes, il n'y en a qu'un seul. Si je disais l'amour, tu sourirais: mais pourtant il n'y en a pas d'autre. Je vous ai quittés par amour. Vous jouiez tous avec le feu. Notre légion thébaine se devait d'être pure, mais regarde-moi, tous mes pores sentent le plaisir. Maintenant je recherche l'amour.

— Non, dit Fraîcheur; cette nuit c'est déjà l'enfer. Nous n'avons plus seize ans. Demain je repartirai. Maintenant, dors! Ils ne se parlèrent plus. Fraîcheur respirait violemment pour faire croire qu'il parut éternel, il entendit Christian pleurer doucement comme s'il retenait ses larmes. Dans leur sommeil, ils se rapprochèrent l'un de l'autre, mais chaque fois l'un d'eux se réveillait et regagnait le bord glacé du lit. Cette nuit fut la plus longue de leurs nuits jusque-là.